LE THÉÂTRE

ABONNEMENT ET VENTE :
24, Bd des Capucines. — Téléph. : 242-49

PUBLICITÉ :
C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr
ÉTRANGER (Union postale) : 1 an 52 fr.



Photo Desgranges (Aix-les-Bains).

GALERIE DU THÉÂTRE. — Mme CHARLOTTE WYNS. — Rôle de *Messaline*. — *MESSALINE*. — CERCLE D'AIX-LES-BAINS



Photo Reutlinger.

COMÉDIE - FRANÇAISE

HERNANI

Mlle Delvair. — Rôle de *Doña Sol*

LE THÉATRE

N° 134 Juillet 1904 (II)



Photo Boissonnas & Taponier.

Mme MARAZZI-DILIGENTI

LA QUINZAINE THÉATRALE

On tire les dernières fusées!

C'est: à la Comédie-Française, *le Paon*, trois actes, en vers, de Francis de Croisset, l'auteur de *Chérubin*, cette pièce qui, moins favorisée que les « peuples heureux », eut son histoire et ne vit pas la clarté de la rampe. J'ai ouï-dire qu'elle aurait sa revanche, transformée en opéra-comique, avec partition de Massenet — excusez du peu! — et aussi un petit acte de Jacques Normand, *On n'oublie pas*..., l'auteur, qui d'ordinaire écrit en vers, a, cette fois, remisé la poésie, en faveur de la simple prose. — On a donné, également à la Comédie, une intéressante reprise de la *Claudie*, de George Sand, à l'occasion du centenaire du grand écrivain. Nous nous réservons de parler la prochaine fois, plus à fond, de cette reprise, une curiosité littéraire qui mérite mieux qu'un article « à la course ». — A l'Ambigu, *les Cambrioleurs de Paris*, un mélodrame très amusant, de Kéroul et Gardel-Hervé, fondu dans l'ancien moule du boulevard, avec l'inévitable ronde et le comique obligatoire. Ici, le succès a été très grand. — A la Gaîté, où l'on court du drame à l'opérette, et de l'opérette au drame, une reprise du *Lycée de jeunes filles*, aimable vaudeville à couplets d'A. Bisson, créé jadis à Cluny, et qui méritait bien de passer l'eau.

Le Paon est un pastiche du genre « rococo », quelque chose de florianesque plus compliqué que le théâtre de Florian, trop compliqué peut-être, car on a du mal à s'y retrouver. Le mérite principal de la pièce c'est un dialogue pimpant, émaillé de jolis vers bien colorés, aux trouvailles ingénieuses, aux couplets exquis, troussés de main d'ouvrier. Le canevas est peu de chose, tout est dans la broderie chatoyante et délicate. L'aventure du baron de Boursoufle est d'intérêt médiocre. Ledit baron, financier de son état, un peu lourdaud, mais ultra-vaniteux — d'où son surnom de « Paon » — a parié de se faire aimer « pour lui-même » de la gentille Annette qu'il transforme en Cydalise et qui fort aisément, d'instinct, devient la « femme à la mode », si jolie, si séduisante, que notre balourd s'en éprend follement, pris au piège qu'il s'est tendu lui-même. Comme de son côté Annette aime pour de bon notre Boursoufle, qui l'a subjuguée avec des citations judicieusement empruntées aux bons auteurs, on s'épousera et il y aura un beau soir pour les violons. Cette union de la finance aristocratique et du tiers-rural fleure son parfum d'*Encyclopédie*, on sent bien que nous sommes à la veille de 89. Les costumes et les décors nous le disent d'ailleurs, avec beaucoup de richesse et de goût, car la bluette a été magnifiquement encadrée. Molière a bien fait les choses. On a même trouvé que, pour une cage si bien dorée, il n'y avait pas d'oiseaux trop harmonieux: Féraudy, Georges Berr, Mesdames Marie Leconte et Cécile Sorel ont fourni le ramage; Mesdames Fava, Clary, Mitzy-Dalty n'ont eu à montrer que le plumage, ce qui est moindre.

On n'oublie pas... est une comédie de faits-divers et d'émotion bourgeoise, qui eût pu tourner en drame chez Antoine, et s'édulcore ici : Alice, contrariée dans son amour pour Marcel, menace de se suicider. L'étang est là prêt à la recevoir, mais tout s'arrange à souhait, les parents y mettant les pouces. Alice épousera Marcel, et l'étang ne servira que pour la chasse au canard sauvage. Tout est bien qui finit bien — c'est le cas pour cette comédie qui fit verser des larmes agréables au public accommodant de la Comédie-Française.

Les Cambrioleurs de Paris nous racontent l'aventure un peu banale, pour avoir été souvent contée déjà, du père qui cherche sa fille perdue, depuis bien des années. C'est un postulat qui date tout simplement de Molière. D'Ennery crut l'avoir inventé, alors qu'il fait les frais de *l'Étourdi*, des *Fourberies de Scapin*, et de bien d'autres. C'est la situation « à toutes sauces ». Ici cette situation s'accompagne de deux types, qui la rajeunissent et l'égayent, les cambrioleurs Ver-de-Vase et Poil-de-Brique, qui, pour la vertu, en remontreraient aux plus vertueux. Ils sont vraiment amusants, les deux compères, et de plus joués de façon pittoresque par des comiques pas ordinaires, Morton, d'un jeu flegmatique en dedans, d'une grande sincérité et d'une facture originale; Villa, au contraire, très en dehors, verveux et gavroche. A citer à côté de ceux-ci, qui sont la gaieté du drame, Mesdames Armande Cassive et Harlay, qui en sont le charme. Elle est bien jolie Mademoiselle Harlay, fine, distinguée, toute jeune, avec des qualités rares, elle est engagée au Vaudeville, où elle sera bien à sa place, et aura certainement fortune rapide.

Ici se clôture l'année théâtrale 1903-1904. Les théâtres ne reprendront leur cours régulier que vers le 1er octobre, nous n'aurons donc plus jusqu'à cette époque qu'à vous entretenir des choses du passé, ou de celles, à côté, qui intéressent le mouvement dramatique. Nous vous parlerons, avant tout, comme nous le faisons chaque année, des concours du Conservatoire. Celui de tragédie-comédie, qui nous concerne le plus directement, est fixé au 27 de ce mois. Nous vous en donnerons le compte rendu détaillé.

Il convient de signaler dans ces tablettes, le passage par Paris, de Madame Marazzi-Diligenti, une comédienne italienne, dont on trouvera le portrait dans ce fascicule. Madame Marazzi-Diligenti qui est la belle-sœur, je crois, de notre ami Novelli, a voulu se faire connaître des Parisiens et leur a fait une simple visite de politesse, mais visite vraiment trop rapide. Elle est venue à Paris pour y donner une seule et unique matinée, au théâtre du Gymnase, où elle a joué en italien et... en français. Car, elle possède notre langue, comme si elle l'avait parlée de naissance.

Madame Marazzi-Diligenti est une aimable et intéressante comédienne, qui dit avec beaucoup de finesse, et joue avec cette belle passion italienne, qui n'est pas le moindre mérite des comédiens d'outre-monts. Mais vraiment nous la vîmes trop peu pour pouvoir donner, ici, autre chose qu'une impression fugitive, et nous serions heureux de la revoir, à notre aise, avant de porter un jugement plus complet et plus décisif.

En terminant cette quinzaine, nous avons la tristesse de signaler la mort de Marie Laurent, une grande artiste, qui, pendant plus d'un demi-siècle, représenta à la tête d'une phalange glorieuse, une double période de l'art dramatique, le romantisme et l'époque éclectique qui suivit. Ce fut une admirable comédienne, et la dernière survivante de la pléiade qui comprenait Bocage, Frédérick Lemaître, Ligier, Geffroy, Beauvallet, Mélingue, Lacressonnière, Dumaine, Mesdames Georges, Marie Dorval, Guyon, Lucie Mabire et tant d'autres, que j'oublie. Le nombre de ses créations est infini, il en est d'inoubliables, telles : la mère Pailleux de *la Poissarde*, Jack Sheppard des *Chevaliers du Brouillard* — celle-là est légendaire — la Klytemnestra des *Erynnies*, Marfa, dans *Michel Strogoff*, et en remontant plus encore dans le passé, Madeleine de *François le Champi*.

Par une coïncidence singulière, comme parfois le hasard en amène par son caprice, Marie Laurent est morte juste au moment où se célébrait le centenaire de George Sand, et c'est par un rôle que lui avait donné Madame Sand, qu'elle débuta à Paris, tout au moins qu'elle eut son premier succès, et qu'elle franchit ce pas décisif, qui vous fait sortir de l'ombre, pour conquérir place au soleil. La comédienne illustre qu'elle était, se doublait d'une femme lettrée, spirituelle, de l'esprit le plus fin et le mieux équilibré; très bonne, d'une bonté qui allait au delà des siens, car c'est à elle qu'on doit la création généreuse de l'Orphelinat des Arts, une institution de philanthropie utile, qui recueille et élève les filles des artistes pauvres. Elle était présidente de cette œuvre à laquelle elle s'était dévouée, et c'est surtout par elle que l'institution a vécu, fondation utile et familiale sur laquelle devrait s'étendre la sollicitude des pouvoirs publics.

FÉLIX DUQUESNEL.



Photo Schotel (Rotterdam).

Mme VAN EYSDEN-VINK

DU THÉATRE DE ROTTERDAM

Rôle de *Marie-Thérèse*. — *MARIE-THÉRÈSE*



Photos Schotel (Rotterdam).

Mme VAN EYSDEN-VINK
Rôle de *Kathi.* — *ALT HEIDELBERG*



Mme VAN EYSDEN-VINK
Rôle de *Clorinde.* — *L'AVENTURIÈRE*



Mme VAN EYSDEN-VINK
à la Ville

Madame Van Eysden-Vink



IL y a vingt-cinq ans que la très sympathique actrice hollandaise que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs débutait toute jeune encore, une enfant presque, au théâtre d'Amsterdam.

Sa première entrée en scène fut un succès, son début une victoire. Elle se fit couvrir d'applaudissements et sut, du premier coup, se gagner les sympathies du public. Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis et rien n'est changé. Madame Van Eysden-Vink est toujours la plus populaire, la plus aimée, la plus applaudie des actrices en Hollande.

Toujours jeune, d'une observation fine et juste, joignant à un remarquable talent de comédienne le tact, le savoir-faire et le bon goût d'un esprit élevé, Madame Van Eysden-Vink est restée l'enfant favorite du public hollandais qui partout où elle se montre, lui prodigue les preuves d'une sympathie jamais épuisée. On a pu le constater lorsque, en 1891, peu de temps après son mariage avec M. Van Eysden, actuellement directeur du théâtre de Rotterdam, elle fit une tournée à travers la Hollande et que les représentations où elle jouait les rôles de Frou-Frou, de Marcelle, de Léonie Letellier et d'autres, furent autant d'occasions pour les Hollandais — si réservés cependant ! — de lui montrer dans des élans d'enthousiasme à quel point elle était pour eux l'actrice de prédilection.

Mais il a fallu qu'elle célébrât ses « noces d'argent » avec le théâtre pour que ses compatriotes lui fissent comprendre d'une manière toute particulière combien elle est aimée. Pendant les mois de février, de mars et d'avril de cette année une série de fêtes ont été organisées en son honneur. C'est Rotterdam qui a commencé, les autres villes des Pays-Bas, grandes et petites, ont suivi. C'était une explosion de sympathie comme on ne se rappelle guère en avoir vu dans ce pays pour n'importe quelle actrice, un besoin de témoigner son affection se faisant jour dans des sérénades et des feux d'artifice, dans des représentations où les foules se disputaient les places, et les députations des différentes classes des habitants venaient lui offrir les preuves matérielles de leur attachement. Elle parcourait en reine le pays qui la connaissait depuis un quart de siècle. On mettait le drapeau à la fenêtre, on dételait les chevaux de sa voiture. Bref, pendant plus de deux mois, la Hollande des théâtres fut en fête pour celle qui pendant vingt-cinq ans avait su captiver le public et s'en faire aimer.

Il faut chercher l'explication de cette profonde sympathie des Hollandais autant dans le caractère que dans le talent de Madame Van Eysden-Vink.

Chez ses compatriotes en général, les idées sont telles que, devant l'opinion publique, l'actrice et la femme ne se séparent que fort difficilement. Or, on avait trouvé en elle une personne d'un réel talent comme artiste et d'une grande valeur comme femme. Pour les Hollandais, au caractère tranquille, au regard froid et perçant, la distinction de l'actrice doit être doublée de la distinction de la femme. Madame Van Eysden-Vink leur donnait cette haute jouissance et ils lui en savaient gré.

Mais les années marchent rapidement, et voilà que la pétillante Mademoiselle Vink si gaie, si enjouée, qui fit de si délicieuses ingénues, a dû prendre d'autres rôles. C'est ainsi qu'elle est devenue la « grande coquette » par excellence du théâtre hollandais.

Elle vient d'avoir quarante ans. N'importe ! Gardant sa verve endiablée, brûlant les planches, entraînant toute une salle par les frais éclats de son rire argentin ou émouvant son auditoire par la note vraie de sa douleur et de ses tristesses, Madame Van Eysden-Vink est au plus mûr de son beau et jeune talent. Il lui sera réservé, espérons-le, encore de longues années pendant lesquelles elle continuera à montrer sur la scène hollandaise l'heureuse union d'un grand talent et d'une belle âme.

A.-J. BROUWER.



Aquarelle de Maurice de Lambert.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

VARENNES

La Reine. — Mme Sarah Bernhardt

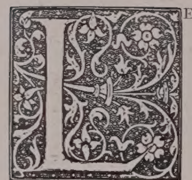
Photos P. Boyer.

M. HENRI LAVEDAN — M. LENÔTRE

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

VARENNES

Pièce en six tableaux, de MM. HENRI LAVEDAN & G. LENOTRE



Le titre même semblait, de prime abord, raconter la pièce qui allait se jouer. Le nom seul de ce grand village évoque dans les mémoires l'un des épisodes les plus dramatiques de la Révolution naissante.

Il flotte autour de ces événements comme une inquiétude, quelque chose d'angoissant, et le recul des jours les enveloppe de je ne sais quel mystère qui hante les esprits. Mais, en vérité, l'histoire est remplie de ces sortes de tragédies, et l'on se demande, d'abord, si l'écrivain qui entreprend la tâche de les réduire à des nécessités scéniques ne se heurtera point à d'inextricables difficultés.

Il ne suffit pas de cueillir, dans la réalité, des actions même pathétiques, de les enchaîner par un subterfuge de métier, pour réaliser une œuvre qui se tienne dans son ensemble et qui présente une unité. Ce qui fut vrai ne le paraît pas toujours, et, de plus, l'optique du spectateur qui assiste à des reconstitutions de vie auxquelles il n'est pas directement mêlé, diffère beaucoup de la sensibilité d'un homme acteur et auteur de l'existence. Je sais bien que bon nombre d'écrivains se contentent d'aligner, les uns au bout des autres, de saisissants tableaux; leur succession n'offre guère d'attraits que pour certains initiés, et, ce jour-là, les érudits se posent aussitôt en critiques autorisés, pareils à ces maîtres d'école qui arrêtent leurs élèves, dans un musée, devant les toiles représentant des faits notoires, sans souci de la peinture. D'autres s'abandonnent au libre jeu de leur imagination, romantiques, brodant une légende, souvent pittoresque, autour de quelques noms illustres d'antan; ce genre de théâtre remporte, chaque fois, le plus grand succès; pourtant, s'il flatte l'imagination, il mécontente aussi la pensée.

Assurément, une œuvre dramatique signée du nom de Henri Lavedan ne devait, ne pouvait être qu'une œuvre d'art humaine, profonde, tour à tour, et ironique; d'autre part, M. G. Lenôtre n'aurait jamais consenti à poser sa signature au bas d'un manuscrit qui ne fût pas historiquement exact. Ajoutez le style du dialogue, saillies mordantes, mots de circonstance et mots historiques, langage sobre et coloré qui s'élève, parfois, jusqu'à l'éloquence, — il fallait que Madame Sarah Bernhardt ouvrît à cette œuvre, toutes grandes, les portes de « sa maison ».

Ce drame — mieux, cette tragédie — se développe dans une progression logique, grandit, s'enfle, nuancé, racontant une histoire à travers l'Histoire, en un mot, il est du théâtre intéressant, et, ce qui en somme ne saurait le diminuer, du théâtre vrai. Sans doute, quelque normalien adolescent, à défaut de sentiment artistique, soucieux d'une méticuleuse érudition, ajustant son binocle pédant, car il est myope, sur son nez fureteur, le dos voûté, s'acharnerait à relever quelques inexactitudes; il accuserait M. Lenôtre de n'avoir pas fouillé les archives, et M. Lavedan « d'accepter inconsidérément des faits non contrôlés » : ainsi s'exerce, trop souvent, la critique historique de nos jours..... Mais M. Lenôtre, sans aucune peine, démontrerait à ce fâcheux qu'il ne lui apprend rien, le renvoyant, de bonne humeur, à ses fortes et belles études sur la question, répondant par avance à toutes les controverses; quant à M. Lavedan, son sourire indul-

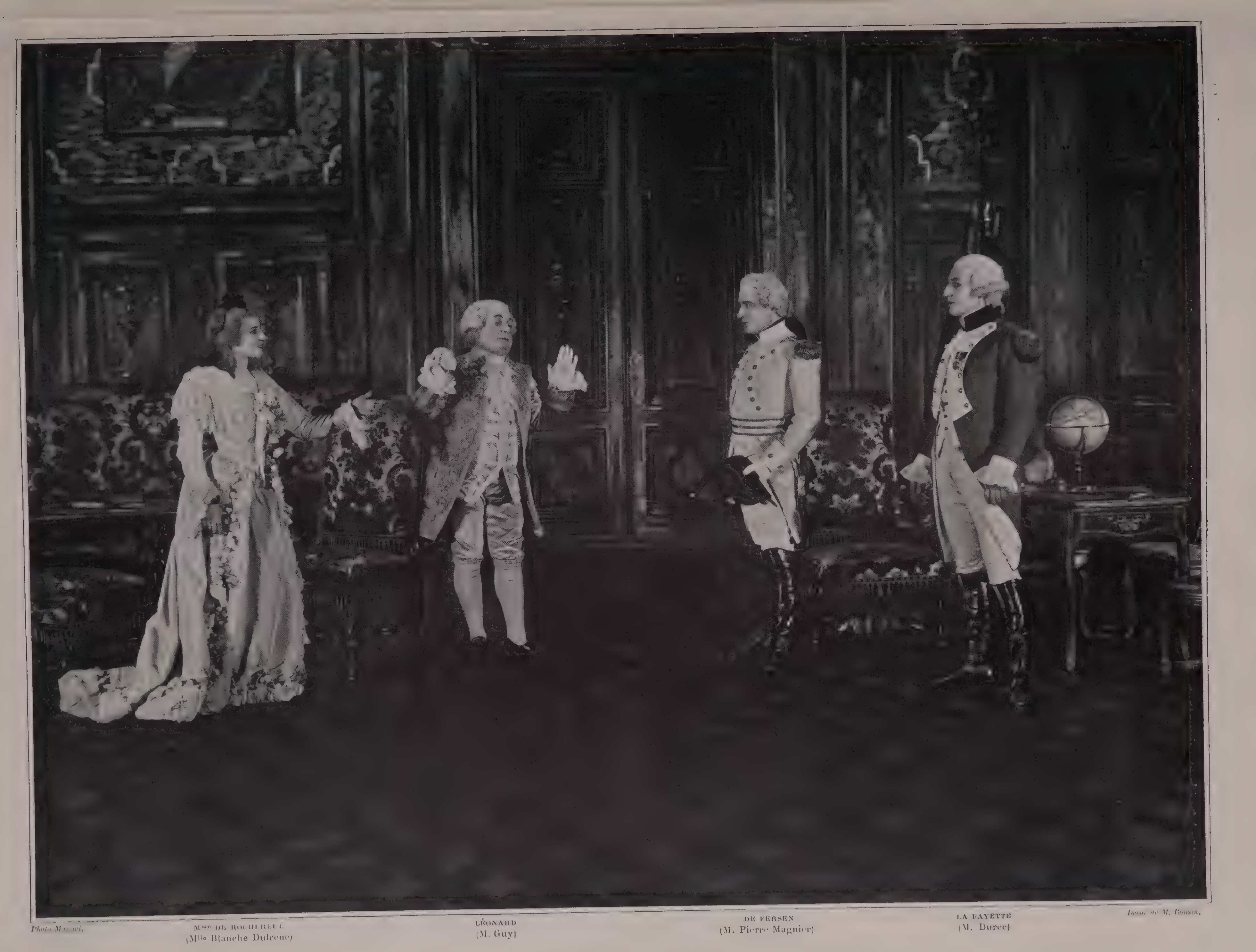


Photo Manuel. — Mme DE ROCHEREUL (Mlle Blanche Dufrene) — LÉONARD (M. Guy) — DE FERSEN (M. Pierre Magnier) — LA FAYETTE (M. Duree) — Décor de M. Ronsin.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES.* — ACTE Ier

gent et railleur aurait vite raison de cette subtilité vaine. Ne s'agissait-il pas, avant toutes choses, de créer une atmosphère, et, plutôt que d'y discuter, en professionnels, sur de minutieux détails, d'exploiter les légendes et de synthétiser les passions qui s'agitaient aux environs de la Cour, depuis la foule, impatiente, avide de se soulever, jusqu'aux hommes du peuple, malgré tout attachés aux traditions et sensibles à « la manière » des souverains ? L'œuvre se grandit de toute l'angoisse réveillée par le souvenir des personnages « morts pour de bon ».

La fuite de Varennes — juin 1791 — amène l'arrestation du Roi, son retour, prisonnier du peuple, à Paris, l'affirmation de la souveraineté de l'Assemblée. Les conséquences politiques entraînèrent la France dans une évolution qui ne s'acheva que longtemps après. Sans doute, c'est la grande lutte qui s'engage entre



Photo Manuel. Mme DE TOURZEL (Mme Kerwich) — LA REINE (Mme Sarah Bernhardt) — DE FERSEN (M. P. Magnier) — LOUIS XVI (M. Chameroy) — Mme BRUNIER (Mlle Seylor) — Décor de M. Amable.

THEATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES*. — ACTE II

la royauté et la nation, mais, en somme, la personnalité de Louis XVI conserve encore un vague prestige ; et puis, surtout, la présence du Roi dans la capitale, l'otage de la Majesté assurait une garantie au salut de la France et de la Révolution. Mais le peuple ne supporte pas l'intervention de « l'étranger » dans nos conflits politiques. La Reine est belle, elle attire, séduit, domine, du haut de sa jolie tête, sur le col élégant et d'une fragilité souple ; on ne l'aborde point, on lui parle de loin, à travers une vitre ; on ne se touche jamais ; elle mêle une condescendance et une pitié à ses allures qui irritent l'orgueil de la masse ; la foule la considère comme l'aristocrate ; sa grâce méprise les hommages simples ; elle passe pour légère, avec son âme d'amoureuse. Enfin, et voici le grand argument : la Reine n'est pas Française ; son sourire le dit, ses regards l'expriment, son geste le trahit. Elle demeure « l'Autrichienne » suspecte d'entretenir avec ceux du dehors, « les étrangers », des relations contre la

France. Elle paraît distante et hostile à la cause de la nation. Ses vertus devaient captiver l'ardeur d'un Fersen jusqu'à le décider au sacrifice ; elles devaient aussi comme hypnotiser un Barnave jusqu'à l'entraîner au seuil de l'imprudence. Ainsi le drame va se jouer, avec sa sensibilité et son amour qui guident les créatures, entre le peuple et Marie-Antoinette : le sujet est là.

A travers cette mêlée d'événements, les deux auteurs tracent une route large et droite ; ils éliminent — il faut les en louer — les détails qui compliqueraient la marche de l'action, s'arrêtant à développer certaines figures, certains traits, exploitant les idées reçues et généralement admises. M. G. Lenôtre, fouilleur insatiable, déterra définitivement la silhouette de ce perruquier, Léonard, fantoche pénétré de l'importance de « son art », et que l'on fut réduit à utiliser dans une mission singulièrement périlleuse ; quand on songe que ce personnage, que l'on crut massacré lors de la Terreur, survécut et s'échappa, et que l'on put, longtemps après, âgé déjà, — car il mourut très vieux, de sa belle mort, — le rencontrer errant, solennel, à travers les rues de Paris, sous l'habit officiel d'un maître des cérémonies des pompes funèbres... Allez dire, après cela, que l'histoire n'est point symbolique ! On comprend aisément que cette personnalité dut séduire M. Henri Lavedan. Léonard ne pouvait paraître que sous les traits amusants, pittoresques ; la gaieté qu'il provoque détend parmi l'angoisse de cette fuite — course à l'abîme — et rend acceptable au théâtre ce qui, dans la réalité, était exact. Drouet et Sauce éclairent singulièrement l'esprit populaire d'alors ; Drouet s'accuse véhément, patriote, prêt à foncer, n'admettant pas que « l'otage » pût se sauver, et Sauce se dessine avec une pusillanime timidité, cette frayeur instinctive, l'hésitation de l'homme acculé à son devoir civique et qui n'ose cependant arrêter son roi. Enfin, si Barnave bénéficie un peu de la trame scénique, La Fayette se dégage, dans sa courte apparition, avec toutes les rigueurs de la vérité : un beau, dont la frivolité présomptueuse se refuse à croire aux choses.

Dès le premier tableau, chez La Fayette, nous sentirons planer un mystère ; on plaisante, on rit encore ; toutefois des bruits assez inquiétants circulent ; on ne les écoute pas ; voici Léonard, le perruquier qui sait tout, et dont l'attitude, cependant, ne révèle aucune cachotterie ; Bailly et Barnave causent avec La Fayette, sans arrière-pensée, et demandent qu'on leur présente M. de Fersen. Le long regard scrutateur que lance Barnave au gentilhomme, dont il sait la faveur auprès de la Cour, indique tout au plus une sorte de vague jalousie ; il a l'air de conseiller la prudence et recommande l'adresse. Quelles sont, au juste, les relations de M. de Fersen avec la Reine ? Une scène entre lui et Madame de Rochereul, première dame de Marie-Antoinette, nous l'apprend ; Fersen est un galant homme de race, adorant la souveraine, de loin, presque à l'égal d'une divinité ; il n'admet point que l'on porte aucun soupçon sur elle, et, cependant, Madame de Rochereul parle haut, en amoureuse lésée ; elle fut la maîtresse de Fersen : elle est la rivale de la Reine ; la Reine n'est qu'une femme, faible et souffrante comme ses pareilles. Tout à l'heure, en présence de La Fayette, de Barnave et de Bailly, Madame de Rochereul trahira brutalement, elle excitera les imaginations, porte-parole des rumeurs publiques. Bailly s'émeut ; La Fayette veut douter, et l'on verra Barnave silencieusement écrire un billet qu'il cachette et que Madame de Rochereul promet de remettre à la Reine en personne.

Regardez cette famille de Bourbons, Louis XVI, Monsieur, Madame Elisabeth, réunis auprès de la coiffeuse de Marie-Antoinette, autour de laquelle évolue prestement Léonard. Le Roi relit son manifeste ; sa résolution de fuir s'est imposée à son caractère hésitant ; sa conscience de chrétien fut lésée de ce qu'on lui refusât, pour célébrer ses Pâques, un prêtre non assermenté. L'abnégation de Fersen et celle des trois gentilshommes, déguisés en postillons, inspirent confiance ; on décide, à force de promesses et de menaces, le perruquier à emporter la cassette aux bijoux et aux secrets ; il part ; il ne s'agit plus que de réveiller « les enfants », et les pauvres petits s'amusent de ces préparatifs, ensommeillés encore, et leur mère n'est plus qu'une très bonne mère qui s'épouvante pour sa princesse et son dauphin. Elle les conduit elle-même à la voiture, et cette scène se déroule dans une étreignante tendresse. Avec quel effroi, en revenant, la



Mme DE ROCHEREUL (Mlle Blanche Dufrène)
THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES.* — ACTE II
Dessin de Louis Malteste

Reine trouvera Madame de Rochereul chez elle, causant avec Fersen ; la fatalité l'impose et la rend solidaire du destin de ses maîtres. Elle tend — elle ne dit pas qui le lui remit — le feuillet de Barnave, et, seule avec Fersen, Marie-Antoinette le lui montre : « Méfiez-vous de Madame de Rochereul. » Fersen ne sait que trop à quoi s'en tenir, et tandis qu'une lourde angoisse pèse sur ce départ, la comédie du cérémonial coutumier du coucher commence pour la dernière fois.

Les voici en route ; la lourde berline roule ; le matin s'est levé ; le jour, à présent, décline sur Sainte-Menehould. M. de Choiseul est là, avec un régiment de dragons : il attend la voiture avec les fugitifs. La population, excitée par le maître de poste Drouet,



Photo Manuel. LE POSTILLON (M. Cauroy) GUILLAUME (M. Lacroix fils) LÉONARD (M. Guy) TOINETTE (Mme Boulanger) Décor de M. Bossin.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES.* — ACTE III

s'irrite de leur présence ; les explications fournies paraissent insuffisantes. Et Léonard, exténué, arrive dans son cabriolet ; on l'entoure, on le questionne. Le bavard se met à table, ne songeant qu'à manger ; Choiseul paye son souper avec un assignat à l'effigie du Roi : Drouet le remarque et considère le profil. Aussitôt Léonard devient suspect ; on l'accable de questions ; ses réponses ne satisfont plus ; on va le retenir. Heureusement, M. de Choiseul donne un cheval au perruquier et réussit à l'emmener parmi ses hommes. La nuit vient ; tout ceci paraît louche. La ville commence à s'endormir. Un cavalier accourt,



Phot. Manuel. — Décor de M. Bouson

LE POSTILLON (M. Cauroy) — LOUIS XVI (M. Chameroy) — DROUET (M. Decœur) — TOINETTE (Mme Boulanger)

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES*. — ACTE III



Aquarelle de Maurice de Lambert.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

VARENNES (Acte IV)



Aquarelle de Maurice de Lambert.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

VARENNES (ACTE IV)

Mme Brunier. — Mlle Suzanne Seylor

réclamant des chevaux de rechange pour une berline qui le suit. Elle arrive et s'arrête. La foule rôde autour, essayant de deviner les voyageurs sous les rideaux baissés. Déjà les chevaux sont attelés, les postillons en selle. Drouet, la lanterne à la main, attend : un rideau se soulève, une tête parait ; la berline part, et Drouet, dans un geste d'emportement, réclame l'assignat, l'examine et s'écrie : « Le Roi !... » Oui, il n'en doute plus, le Roi se sauve. Vite un cheval : il le poursuivra, l'arrêtera...

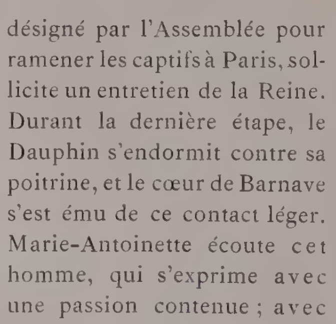
Il l'arrête, en effet, à Varennes, dans l'épicerie de M. Sauce. Les imprudences volontaires de Madame de Rochereul ont compromis les voyageurs. Le déguisement du Roi ne parvient pas à le cacher, et la dignité de la Reine perce dans ses réponses. La masse populaire les environne. Drouet est là, l'irritant ; déjà on signale les éclaireurs de Bouillé, sur les hauteurs... Mais on doute encore de l'identité des personnages. Alors on cherche un vieillard, qui a vu Louis XVI à Paris, et, dès qu'il l'aperçoit, il se jette à ses genoux et murmure : « Sire ! » La preuve est faite ; que Sauce agisse.

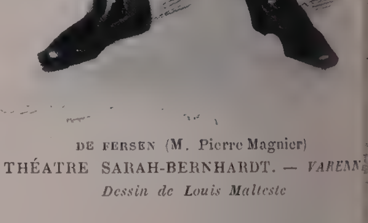
La Reine ne songe qu'au succès de la cause et au salut de ses enfants.

Déjà, sans doute, l'Assemblée s'est émue, et l'on annonce l'arrivée des émissaires lancés à la poursuite des fuyards. Bayon, hors de lui, présente le mandat d'arrêt ; il est exténué, poudreux, presque grossièrement impératif, le brillant officier du premier acte. La scène est historiquement exacte, avec ce sentiment d'un pathétique et d'une fatalité qui pèse sur le Roi et la Reine de France, « costumés en domestiques » et prisonniers du peuple.

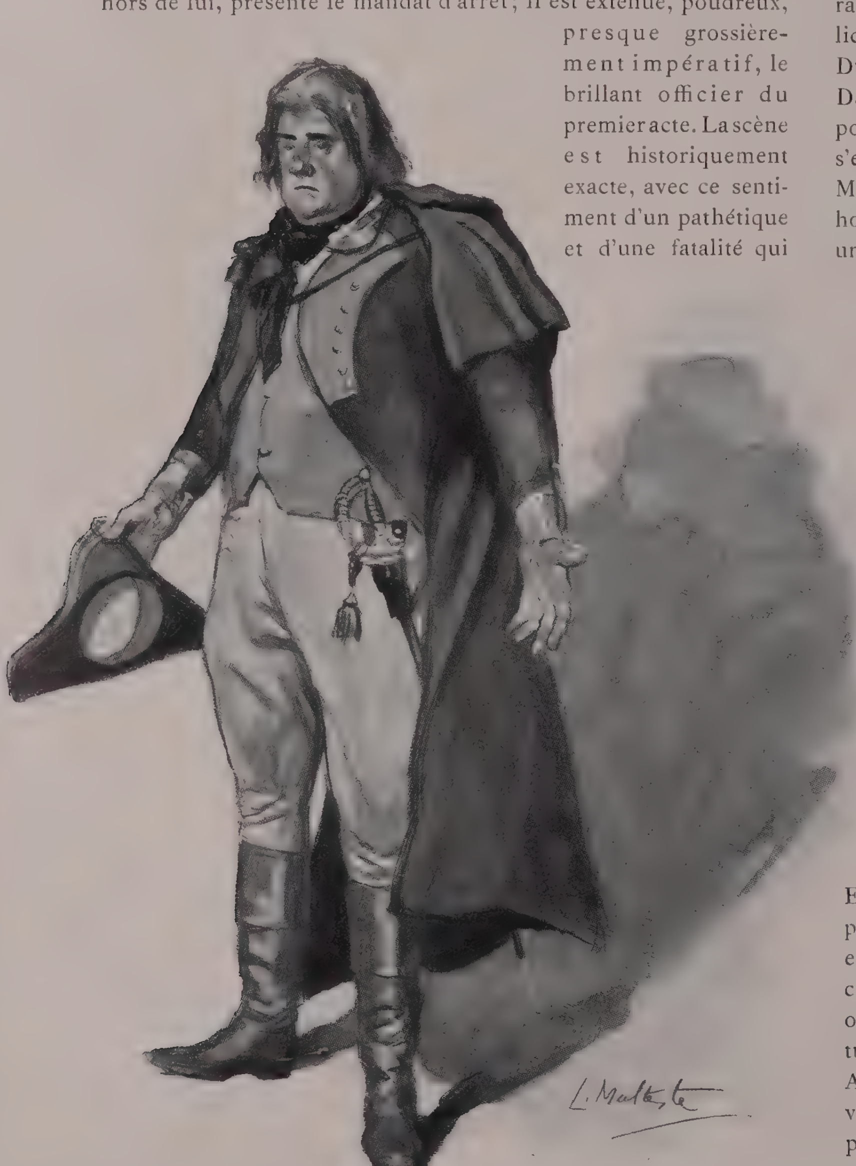
Marie-Antoinette oppose sa dignité aux rudesses qui l'environnent : elle n'est qu'une femme vaincue par le destin et par sa rivale.

Avant de rentrer à la capitale, ils s'arrêtèrent à l'évêché de Meaux. Barnave, désigné par l'Assemblée pour ramener les captifs à Paris, sollicite un entretien de la Reine. Durant la dernière étape, le Dauphin s'endormit contre sa poitrine, et le cœur de Barnave s'est ému de ce contact léger. Marie-Antoinette écoute cet homme, qui s'exprime avec une passion contenue ; avec quelle ardeur il cherche à la convaincre, il s'offre à la sauver ; il suffirait de déclarer que l'on voulut enlever les souverains de force... Mais qui accuser ? — Fersen ! Barnave prononce ce mot avec une violence où se mêle une jalousie d'amoureux. Alors, la Reine se révolte, mais comme Fersen parait, elle l'informe de ce projet : il la remercie de le choisir. « Voilà comme ils sont tous ! » s'écrie-t-elle, et l'on sent que son cœur préfère à la générosité de l'un l'aristocratie de l'autre. Elle s'abandonne alors pour la première fois ; elle avoue sa solitude. « Oh ! Madame ! » ce cri s'exhale en même temps de leurs bouches ; le gentilhomme et le délégué de la nation se mesurent... Barnave, du moins, évitera le supplice du retour dans la berline ; un cabriolet conduira la souveraine, qu'il laisse en présence de Fersen. Elle est admirable, cette scène d'une pensée délicate, soutenue par un art très sûr. Les déchirements intimes de Fersen et l'aveu expirant sur les lèvres de Marie-Antoinette éloignent ces deux créatures humaines, séparées par leurs destinées. Un regard, obscurci par des larmes, perdu dans les yeux d'un amant respectueux, voilà la seule défaillance : Fersen s'arrache, et Marie-Antoinette, éperdue de la fuite de ce seul ami douloureux, le seul vers qui s'envolaient, confiants, les rêves de sa jeunesse, si tôt prisonnière de la royauté, le rappelle, car elle l'aime, elle l'aima toujours ; sans lui la vie est impossible : elle est une reine vaincue





DE FERSEN (M. Pierre Magnier)
THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENN*
Dessin de Louis Malteste



BAYON (M. Céalis)
THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES*
Dessin de Louis Malteste



Phot. Manuel — Mme DE ROCHEREUL (Mlle Bl. Dufrene) — Mme BRUNIER (Mlle Seylor) — Mme ÉLISABETH (Mme Cerda) — LA REINE (Mme Sarah Bernhardt) — LOUIS XVI (M. Chameroy) — M. SAUCE (M. Krauss) — GUILLAUME (M. Lacroix fils) — BAYON (M. Céalis) — DE FERSEN (M. Magnier) — Décor de M. Bousin

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. - *VARENNES.* — ACTE IV

par l'humanité, et, désemparée, sur un fauteuil, elle soupire. Soudain, voici un pas discret qui approche : le Dauphin, qui rentre du parc au crépuscule, se jette dans les bras de sa mère, qui sanglote...

Fersen la revit une fois encore. Madame de Rochereul et Léonard prirent le cabriolet, et la Reine revint dans la prison roulante. Madame de Rochereul, après avoir sauvé Fersen, est écharpée par une foule déchaînée; Léonard se révèle presque héroïque. Le mouvement de la masse est d'un grand effet, et lorsque la berline paraît, parmi les railleries et les poussées, le silence s'impose; on interdit de saluer. L'enfant royal envoie des baisers par la portière; alors, d'un geste audacieux et noble, Fersen se découvre : hautain, il brave les apostrophes. On l'invective; il répond : « Je salue les morts. »

L'œuvre de MM. Henri Lavedan et G. Lenôtre me paraît tout ensemble symbolique et d'une rare plénitude de vie. Ces qualités s'affirment, surtout, dans la scène entre Marie-Antoinette et Barnave, à l'évêché de Meaux. La passion véhémente et la



Photo Manuel. LA REINE (Mme Sarah Bernhardt) DE FERSEN (M. Pierre Magnier) Décor de M. Lemeunier.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES.* — Acte V

douleur digne et contenue rapprochent l'homme du peuple et la souveraine. On plaint la princesse, victime de son destin; on comprend le délégué de la nation qui, tout à coup, révèle ce qui se cache de noblesse et de peines dans les revendications et les révoltes du peuple; il s'érige éloquemment en juge et plaide pour la cause intime des souffrances qui s'agitent. Écoutez-les. La figure de l'homme grandit; elle devient, en vérité, symbolique. Cette opposition, avec Marie-Antoinette, qui reste, elle, la créature de sensibilité, de grâce et de séduction royales, explique l'incompatibilité entre les deux causes en présence et explique aussi l'attrait de Fersen, plus sobre en paroles, plus éduqué, qui charmait de loin par son aisance à se sacrifier, par toute la poésie exotique de sa personne.

Opposez, maintenant, à la figure de Barnave, celle de Drouet, par exemple. Je sais bien — M. Lenôtre ne l'a-t-il pas écrit? — que Drouet joua, en réalité, un rôle un peu différent de celui que lui prêtent les deux auteurs de *Varennes*. Drouet reste, dans toute son âpreté, une nature plébéienne. Barnave, dans l'œuvre, représente la nation française, aristocratique dans ses instincts, de culture classique, chevaleresque et audacieuse. Drouet concentre en lui les emportements des individus; il sait fort bien ce qu'il réclame : il se veut maître chez lui, n'osant encore formuler à

quels excès l'entraîneront son orgueil et son juste fanatisme patriotique. Il se cache en lui une ambition exaspérée, la colère contre le despotisme qu'il subit d'un pouvoir qui n'est pas le sien, qui n'est pas l'exécuteur de sa volonté directe : ces deux personnages donnent, ainsi, l'impression de l'atmosphère où évoluera non seulement ce drame, mais où se poursuivra la tragédie qui commence à la fin de cette action.

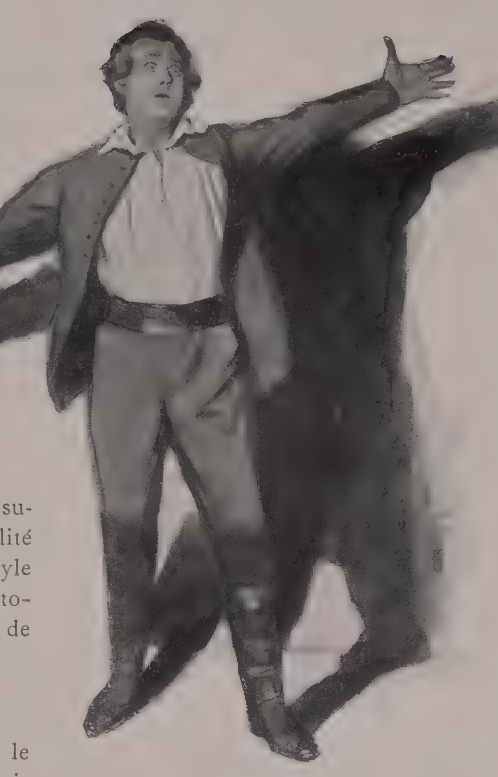
Dès lors, les personnages qui appartiennent à la réalité, grâce à une heureuse et savante synthèse, amplifient le sujet : ils conservent, en plus, leur personnalité propre et l'on pourrait dire que l'adresse du style et son charme font, parfois, du drame historique de M. G. Lenôtre une pièce de mœurs de M. Henri Lavedan.

* * *

La mise en scène de cette œuvre place le théâtre Sarah-Bernhardt au premier rang. Jamais on ne réalisa pareil mouvement ni semblable intensité. Il serait superflu de louer la grande artiste, royale, émouvante, superbe d'humanité dans le personnage de la Reine; Madame Sarah Bernhardt a légitimement acquis cette place qu'elle occupe et garde seule, et qu'elle justifie par cette nouvelle création. La beauté de Mademoiselle Dufrène, son jeu sûr, son charme, imposent Madame de Rochereul ; M. Guy, dans Léonard, est fort plaisant de bonne humeur et remarquable au dernier tableau ; M. Desjardins est parfait dans Barnave, M. Magnier, digne dans Fersen, M. Chameroy, très vivant dans Louis XVI, enfin MM. Decœur, Durer, Céalis, Gerval, Bouchez, Krauss, etc., complètent cet ensemble avec leur talent probe et vrai.

En somme, une interprétation qui fera longtemps honneur au théâtre de Madame Sarah Bernhardt et à la belle pièce de MM. Henri Lavedan et G. Lenôtre.

ALBERT-ÉMILE SOREL.



DROUET (M. Decœur)
THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES*
Dessin de Louis Malteste

Photo Manuel. *Decor de M. Jambon.*

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *VARENNES.* — ACTE VI

DE FERSEN (M. Pierre Magnier) LÉONARD (M. Guy)



MARIE LAURENT



Marie Laurent vient de mourir. Elle avait près de quatre-vingts ans. Elle appartenait à la grande génération des artistes de drame. Son nom restera dans la mémoire des foules comme ceux de Frédérick Lemaître, de Mélingue, de Dumaine. Je crois bien qu'elle était la dernière représentante de cette race d'artistes. Aujourd'hui, nos comédiens s'efforcent de jouer en demi-teintes, de parler comme dans la vie, simplement, en articulant peu. Marie Laurent servait un art qui n'avait point de souci de reproduire la réalité. Il ne reculait pas devant l'absurde pour produire un effet poignant. Les lois de la grammaire étaient souvent méconnues. Qu'importe, si les phrases aux adjectifs sonores, aux images éperdues, font frissonner la multitude! C'est presque le romantisme : c'est le mélodrame.

Marie Laurent avait toutes les qualités nécessaires pour triompher dans ce genre de théâtre : un visage puissamment dessiné, des traits mobiles et expressifs, une voix qui pouvait pousser les cris les plus déchirants sans se voiler. C'étaient là des dons tout physiques. Elle acquit une science impeccable de la composition, une incomparable habileté à doser l'émotion. Pourtant, jusqu'au dernier jour où elle parut sur les planches, elle demeura sincère. Elle vivait ses rôles et pleurait au milieu des scènes qu'elle avait jouées plusieurs centaines de fois. Nulle actrice ne fit couler autant de larmes. Dès qu'elle apparaissait, les mouchoirs sortaient des poches et les spectateurs des suprêmes galeries murmuraient : « On va s'amuser : voici la Mère! »

La Mère! Ce fut presque son unique rôle, nous savons bien qu'elle a remporté un succès inoubliable dans *les Chevaliers du Brouillard,* où elle fut Jacques Sheppard, l'adolescent en lutte contre les mauvais instincts qu'il tient de son père et en qui triomphe nécessairement la bonté qu'il reçut de sa mère. Mais c'est, dans sa carrière, comme une exception. Si nous cherchons à la revoir, nous l'apercevons tendrement penchée sur de petits enfants, puis se tordant les bras parce que ces innocents lui ont été ravis, puis, gravissant toujours le même calvaire au haut duquel ne se dresse pas une croix, mais un dénouement heureux : « Ah! mes enfants! que je vous embrasse encore! »

Il arrivait souvent que les bébés avaient été enlevés par des bohémiens. Parfois aussi ce n'était point pour des enfants en bas âge que la mère tremblait. Le fils n'était autre que le vaillant *Michel Strogoff.* Mais qu'il s'agisse d'un enfant, d'un adolescent ou d'un homme, l'âme de la mère n'est-elle point toujours également douloureuse, n'est-elle point toujours prête à tous les renoncements, à tous les héroïsmes? Cette série de rôles, un peu brutaux, grossièrement dessinés, forme de loin une fresque naïve, riche, harmonieuse qui proclame les joies et les déchirements de la maternité. Au centre des innombrables mélodrames qui ont été écrits en France pendant le XIXe siècle, il y a ce ressort unique, l'amour maternel, et c'est en Marie Laurent que s'incarna ce sentiment. Elle fut l'âme de cette énorme production populaire.

Elle fut aussi une héroïne antique. Cet honneur lui était réservé d'être dans *les Erynnies* de Leconte de Lisle la reine Klytaimnestra. C'est encore une mère, une mère terrible entre toutes, une mère qui frappe de la hache son époux et qui ordonne le meurtre de son fils. Mais elle reste touchante en somme, comme les mères qui font pleurer dans les mélodrames, parce qu'elle ne commet tous ces horribles forfaits que par désespoir maternel. C'est pour venger le sacrifice de sa fille Iphigénie qu'elle a trahi Agamemnon et qu'elle le tue. Et si elle tente de faire périr le jeune Orestès, c'est qu'elle ne veut plus qu'un lien vivant l'unisse au mari devenu odieux :

> « Je hais tout ce qu'aima vivant ce roi, cet homme.....
> Et ce que j'ai conçu de ses embrassements. »

Marie Laurent fut cette mère tragique et royale, et elle fut encore la grand'mère romantique de Victor Hugo et la mère réaliste, si j'ose dire, de *Thérèse Raquin,* la terrible paralysée qui sait que sa bru et son amant ont assassiné son fils et qui ne peut parler et qui vit entre les deux meurtriers, réduite à accepter des soins qui lui font horreur. On ne saurait oublier ces yeux de haine qui seuls demeuraient vivants dans ce visage comme pétrifié, et quand elle pouvait enfin faire un geste, quand sa main commençait à remuer, quand ses lèvres balbutiaient des phrases vagues, c'était une vision de la juste destinée. C'était l'éveil d'une vérité trop longtemps endormie et les coupables tombaient aux pieds de cette humble et vieille femme qui tout à coup devenait grande comme la Fatalité.

Elle joua encore un rôle de mère et c'est sans doute le plus touchant qu'elle ait créé. Elle résolut d'adopter les orphelines que laissent les gens de théâtre. Elle voulut assurer leur existence et leur apporter un peu de tendresse. Elle fonda l'Orphelinat des Arts; elle reçut la croix de la Légion d'honneur. Mais ce qui lui fut bien plus précieux, elle sut inspirer à ses enfants plus d'amour encore que de reconnaissance. Dans le cortège qui conduisit Marie Laurent au cimetière il y avait des personnages officiels qui prononcèrent des discours. Il y avait aussi des orphelines qui portaient des fleurs et qui pleuraient parce qu'elles avaient perdu une seconde fois leur mère, la Mère.

NOZIÈRE.



Photo Cautin & Berger.

MARIE LAURENT

Photo Henri Manuel. Décor de M. Ménessier.

Ier Acte. — *La Forêt enchantée*

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

OBÉRON

Opéra-Féerie en trois actes et six tableaux, Musique de C.-M. DE WEBER



Je me vois encore sur la terrasse où se passaient les entr'actes du théâtre Wagner à Bayreuth entre le « deux » et le « trois » de *Tristan et Yseult*. Un groupe de compatriotes pérorait autour de moi, épuisant les interjections laudatives, se pâmait. Tout à coup un des plus ardents s'écria :

« Et savez-vous ce qu'il y a encore de plus beau dans cet opéra ? C'est le poème. » Un journaliste allemand qui recueillit le propos et le plaça le lendemain dans sa feuille ajouta : « Toujours farceurs, ces Français ! » Il se trompait. L'enthousiaste disait ce qu'il pensait. La wagnéromanie en France a toujours parlé sérieusement de son idole. Si elle déclare préférer les livrets du maître à ses partitions, c'est que, comme on dit dans la langue du théâtre, elle le « sent comme ça ».

Et donc, comme j'ai eu le sentiment à Bayreuth qu'il ne convient pas de badiner avec les poèmes des opéras allemands, surtout quand ils se rattachent à des légendes et à des contes de fées, je me suis promis le jour où j'aurais à parler à mes contemporains d'une œuvre musicale éclose de l'autre côté du Rhin de ne point traiter le sujet avec la désinvolture d'un Figaro, estimant que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit se chante. C'est pourquoi je me tiens pour obligé de parler avec les détails congrus du scénario où s'est inspiré le génie de Weber.

C'est l'*Obéron* de Wieland qui devait servir ultérieurement de thème au librettiste. « Wieland, a dit Madame de Staël, est, de tous les Allemands qui ont écrit dans le genre français, le seul qui ait du génie. » Dans *Obéron,* Wieland a pu rester original tout en étant génial au gré de l'auteur de *l'Allemagne,* attendu qu'*Obéron* n'est pas genre français, loin de là.

Cette œuvre, dont Gœthe a dit à son tour qu'elle sera un chef-d'œuvre « aussi longtemps que l'or sera réputé l'or et le cristal du cristal », ne procède pas davantage directement, comme on l'a écrit, de l'Arioste et de Shakespeare. Elle est purement allemande, *echt deutsch,* comme les autres mythes auxquels plus tard Wagner s'abreuva.

Voici l'analyse brève du poème de Wieland.

Un jeune chevalier de la période héroïque, Huon, a tué un rival. Charlemagne, en veine de gaieté macabre, consent à pardonner ce meurtre, mais à une quadruple condition. Huon devra s'en aller à Bagdad, premièrement, pour couper la barbe au Sultan, secondement, pour lui arracher quatre dents, troisièmement, pour faire couper la tête au grand vizir en présence de toute la Cour et, en quatrième et dernier lieu, pour obtenir la main de la fille du Sultan.



Photo Oricelly.

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

OBÉRON

Rézia. — Mlle Agnès Borgo

Pour accomplir ces nouveaux travaux d'Hercule, Huon ne peut compter raisonnablement sur lui seul. L'intervention d'un bon génie devient nécessaire. Il rencontre cet appui dans la personne d'un simple sylphe, celui dont Hégésippe Moreau devait dire un jour parlant de sa petite rivière natale, la Voulzie :

> Le nain vert Obéron jouant au bord des eaux,
> Passerait par-dessus sans mouiller ses grelots.

Si Obéron est le sylphe rêvé par Huon, c'est que ce dernier l'a pris au moment psychologique. Obéron est en froid avec sa bien-aimée Titania qui lui a dit : « Je ne te reverrai que le jour où tu auras trouvé deux amants jouissant sur terre du parfait bonheur. » Le sylphe en présence de Huon se trouve avoir déjà sous la main un des amants demandés, car Huon est d'assez bonne mine pour plaire à la fille du Sultan. Reste à le prémunir contre les dangers auxquels il s'exposera au cours de cette aventure. Et ici apparait le talisman obligé. Huon reçoit des mains du sylphe un cor magique qui, aux premiers sons sortis de son embouchure, force à danser les personnes présentes et par conséquent les met hors d'état de nuire. Cette chorégraphie rend les services attendus. Elle désarme tant de gens que Huon, après avoir exécuté complètement la bizarre mission à lui imposée par Charlemagne, s'empare du cœur de la fille du Sultan, la belle Amanda. Mais Obéron, à son tour, impose une condition aux amoureux. Il obtient d'eux qu'ils s'engagent à rester dans les inoffensifs liens du flirt d'alors, le platonisme, jusqu'à leur arrivée à Rome. Sur quoi il les emporte sur un cheval ailé et les embarque dans le navire à destination, sinon de la Ville Éternelle, du moins du port le plus voisin.

Hélas! ce qui est bien naturel chez les personnages les plus surnaturels, à peine en mer, sous la lune propice et devant la majesté des océans, Huon et Amanda s'aiment et se le disent. Le châtiment ne se fait pas attendre. Une tempête effroyable éclate. Le naufrage classique la suit ou plutôt l'accompagne et, le navire une fois englouti dans l'abîme, les deux amants n'ont plus qu'à trouver l'île déserte où les attendra la clémence d'Obéron provoquée par Titania qui regrette d'avoir trop longtemps tenu rigueur au bien-aimé.

L'idée et les développements de l'*Obéron* de Wieland se retrouvent à peu près exactement dans le scénario. Quelques noms seulement d'héroïnes et de héros sont changés.

Le premier tableau s'ouvre sur une forêt enchantée. Gracieuses apparitions d'elfes et de génies dansant, chantant sous les frondaisons vertes, dans ce qu'on appelle aujourd'hui un paysage de rêve. Obéron raconte qu'il est brouillé avec Titania et dit le souci qui le hante d'avoir à trouver un couple heureux chez les humains.



Photo Oricelly.

HUON. — M. Laffitte

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE. — *OBÉRON*

Arrive Huon, puis la fille du Sultan qui a troqué, dans le scénario, son nom d'Amanda rimant sans doute un peu trop richement avec Breda, contre celui de Rézia. Huon s'éprend de la nouvelle venue et cherche à conquérir son cœur. Soudain, le fond de la forêt s'éclaire. Les arbres s'écartent et l'on aperçoit Bagdad aux minarets étincelants sous la pâle clarté de la lune.

Second tableau : un pavillon persan, bordé par des jardins orientaux rappelant ceux de l'Alcazar à Séville. Rézia s'entretient avec sa suivante, la piquante Fatime. Elle lui parle du beau chevalier entrevu dans la forêt enchantée et de l'éveil de leurs deux cœurs. Et, justement, voici Huon qui parait accompagné de son écuyer et ami Schérasmin. Rézia et Huon se redisent de douces choses pendant que, pour se les dire une première fois, Schérasmin et Fatime ne sont pas moins éloquents. Tous les quatre mêlent leurs voix et confondent leurs tendres sentiments en un quatuor ardent. L'enthousiasme les gagne. Ils ne peuvent pas vivre séparés les uns des autres. Et, puisque le Sultan ne consentira jamais à une union exécrée, l'enlèvement s'impose.

Il se réalise au troisième tableau. Un petit bateau porte les deux couples sur les flots calmes. Tout à coup les vents se déchaînent, la tempête fait rage. Le pauvre bateau désemparé se décide à sombrer. Mais les génies protecteurs veillent sur les amoureux qui finissent par aborder sur un rocher. Là, se place une apparition gracieuse de naïades qui se groupent harmonieusement et dansent autour des naufragés. L'espoir va renaître dans les cœurs. Mais on avait compté sans la colère du Khalife de Bagdad. Les farouches soldats envoyés par ce père irrité



Photo Oricelly.

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

OBÉRON

Fatime. — Mme Marguerite Carrère

surprennent les naufragés sur leur roc désert. Ils les entourent prêts à les charger de chaînes avant de les ramener à Bagdad. Soudain, changement à vue. Huon se souvient du précieux cadeau que lui a fait Obéron. Au moment où les hommes du Khalife vont se jeter sur Rézia, il joue du cor enchanté et voici les séides du Khalife, hésitant d'abord, qui allongent une jambe devant l'autre et se prennent à danser. Et, comme il n'y a rien de tel qu'un jeté-battu pour adoucir les mœurs et désarmer une troupe de malandrins, les quatre amoureux sont sauvés. Inutile d'ajouter que Titania et Obéron ont été les agents de ce salut.

Le dernier tableau nous transporte dans les jardins du harem du bey de Tunis où l'allégresse générale a pour conclusion le scintillement et les joies d'une apothéose éblouissante.

Joué pour la première fois à Paris en 1830, sur un théâtre voué alors à la représentation d'œuvres musicales exclusivement allemandes, *Obéron* ne réussit pas. C'était du reste la suite de sa mauvaise fortune. A Londres, où il avait été donné quatre ans auparavant, l'insuccès avait été si complet qu'il a précipité la fin de Weber. Si une reprise, en 1857, au Théâtre Lyrique, reçut un meilleur accueil du public, on ne saurait dire que l'œuvre ait été définitivement adoptée à Paris. C'est à coup sûr moins son tort que celui du public. *Obéron* contient plus de belles pages qu'il n'en faut pour illustrer un compositeur. L'air de bravoure de Huon et celui de Rézia au premier acte, plus tard la scène de l'orage, le ballet, le duo de Schérasmin et de Fatime, la cavatine de Rézia sont aujourd'hui justement classiques.

Le Cercle de l'Union Artistique a donc été très heureusement inspiré en donnant sur la scène, où ont déjà passé les chefs-d'œuvre de Glück, l'œuvre maîtresse de Weber. Il a ainsi conféré à *Obéron* la consécration qui peut tenter demain une direction vraiment artiste.

Mais cette direction aurait fort à faire pour grouper autour d'*Obéron* une interprétation aussi harmonieusement parfaite que celle qu'a su recruter la commission de musique du Cercle qui remplit sur les planches de la rue Boissy-d'Anglas le rôle d'un directeur. Il a fallu un mérite véritable pour opérer ce recrutement, à assurer l'homogénéité nécessaire à des talents qui ne sont pas habitués à se donner la réplique, à entrer les uns dans les autres, comme on dit dans l'argot des coulisses.

Si excellent cependant qu'ait été cet ensemble, qu'il nous soit permis d'en dissocier un instant les éléments pour rendre séparément justice à chacun.

Mademoiselle Borgo (Rézia) possède un soprano très étendu, bien manié, qui a fait un grand effet. Madame Carrère, excellent mezzo soprano, a délicieusement charmé, surtout par des vocalises légères très difficiles, étant donné le registre de sa voix. Elle a détaillé avec un esprit infini, que sa rare beauté ne desservait pas, les couplets gais et fins de son rôle. Mademoiselle Marie Royer sous le personnage de Puck, le génie domestique d'Obéron, et Mademoiselle Marthe Chenal (Titania) ont obtenu les suffrages des plus difficiles. La belle voix de contralto de Mademoiselle Royer lui vaudra une carrière enviée. M. Laffitte a été l'égal des meilleurs dans toutes les parties en son rôle capital. M. Delvoye (Schérasmin) s'est révélé comique distingué servi par une voix impeccable. M. Plamondon est décoratif comme il convient en Obéron.

Que dire du corps de ballet sinon que Mesdemoiselles Keller, Poncet, Choinska, Bonnot, Cochin, Millière, Sorelle, Lequien ont tenu captives toutes les lorgnettes. Qu'une gerbe de cette moisson d'éloges revienne de droit à M. Hansen qui a réglé ces danses avec son habituelle maëstria.

Enfin l'ombre de Weber aura connu la particulière mélancolie des revanches tardives en voyant un Chevillard diriger l'orchestre et les chœurs, pendant qu'un public connaisseur s'extasiait devant le goût luxueux de la mise en scène et des costumes.

GASTON JOLLIVET.



Photo Oricelly.

OBÉRON (M. Plamondon)

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE. — *OBÉRON*

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



Photo Melcy (Asnières).

Mlle SUZANNE DEVOYOD
DU THÉATRE ANTOINE